

Lettre morte (à Gaston Miron)

Hubert Aquin

Volume 25, numéro 6 (150), décembre 1983
Un quart de siècle de liberté

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30651ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Aquin, H. (1983). Lettre morte (à Gaston Miron). *Liberté*, 25(6), 4–6.

HUBERT AQUIN

LETTRE MORTE (À GASTON MIRON)*

Jeudi soir, 10 octobre 1963, deux jours à peine après le procès-éclair du FLQ, j'écris ces mots en guise de préface, d'une préface spiraloïde que j'ai écrite un printemps, pendant des soirées et des soirées, dans une chambre d'hôtel à Toronto. J'ai relu «La fatigue culturelle» hier soir, et j'ai éprouvé — cela était écrit — une grande lassitude devant ce travail. Comment en suis-je arrivé, me suis-je murmuré, à produire un effort mental soutenu dont le thème même décourage toute entreprise? Oui comment, par quel paradoxe de ma fatigue impure suis-je arrivé, en ce mois de mai 1962, à poursuivre inlassablement la définition de mon interminable lassitude? Aujourd'hui, ce soir même alors que Gabriel Hudon, Shooters, Villeneuve et les autres patriotes expient la manifestation éclatante de leur vitalité — manifestation qui a si merveilleusement rejailli sur nous, sur tous les Canadiens français qui sont encore capables d'être des hommes!

* **NDLR:** Nous devons à Andrée Yanacopoulo et aux membres de l'EDAQ (Edition critique de l'œuvre d'Hubert Aquin, UQAM) de publier ici, pour la première fois, ce texte écrit en 1963, quelque temps après la désormais célèbre «Fatigue culturelle du Canada français» (Liberté 23, mai 1962). Hubert Aquin a été collaborateur de Liberté de 1960 à 1971, et son directeur pendant deux ans.

Le fracas du FLQ a redonné vie à tout ce qui finissait au Canada français. Au début de mars 1963, quand la neige de la dernière tempête de l'hiver n'avait pas encore été sublimée, la vraie tempête est arrivée enfin, neige noire qui a souillé notre pays tel qu'on s'était habitué à le faire imaginer aux Canadiens anglais et aux fédéraux, mais peut-on appeler souillure ce printemps normal et nu? J'ai frêmi au rythme même des déflagrations du FLQ, et nombreux sont les Canadiens français qui ont éprouvé le même tremblement que moi, la même attente invouable.

Mon cher Gaston, je ne suis pas fatigué selon la lettre de l'article que j'ai écrit un certain printemps — même si toi et moi, mais différemment, nous avons été éprouvés d'abord dans notre langue maternelle, celle de nos mères, celle qui n'était plus une langue d'hommes quand nous sommes venus au monde. Mais toi, Gaston, poète maudit, tu as été un homme; tu as souffert, tu as parlé, tu t'es tu comme Hudon, en ce moment même, se tait en prison et souffre parce qu'il veut la révolution. Dans la révolution, il n'y a pas opposition entre poésie et prose, entre celui qui crie violemment les mots qu'il apprend et celui qui les étudie longuement jusqu'au moment où son étude le torture et lui fait découvrir le cri.

A la télévision, devant moi et pendant que je t'écris, j'ai vu les danseurs de ballet des Grands Ballets Canadiens. C'est une manie: je regarde la télévision sans interruption et jusqu'à l'hymne royal national canadien-français accompagné, comme tu sais, d'une flotte croisant en haute mer et diverses images symboliques du pays démesuré qu'on nous lance à la face depuis qu'on va à l'école, et qui va d'un océan à l'autre, qui regorge d'habitants épanouis — mais ce pays, quand j'en entends l'hymne sacrilège composé par un des nôtres et que je vois le navire en haute mer, m'incline à fermer mon téléviseur que j'aime pourtant. Ce soir, après les danseurs, j'ai vu le téléjournal, Malraux en pleine forme et qui, je l'espère ardemment, ne prononce pas le mot «liberté»

comme il l'a fait ce soir sans savoir qu'en ce moment, alors même qu'il croise parmi nous en ami, la «liberté» dont il prononce le nom avec une sincérité troublante est l'enjeu d'une bataille violente dont un des épisodes a été filmoraconté au téléjournal juste avant que sa figure triste mais révolutionnaire n'emplisse l'écran de mon téléviseur. Non, Malraux doit flairer une odeur grisante dans l'air de Montréal: quelque chose de trouble qui paraît un mauvais moment à passer à certains, ou même un signe dépourvu de signifiant comme tant de mots de notre langue dite maternelle et que tu écris violemment! Mais Malraux qui a vécu la violence et la révolution — même si, selon sa loi intime et tragique, la sienne est finie — ne doit pas s'y tromper... Ce soir, il parlait aux patriotes. La violence ne se justifiera jamais selon les critères de la raison raisonnante et de la peréquation des âmes. Il faut comprendre d'ailleurs qu'accepter de justifier la violence correspond à un sophisme, puisque la violence, par définition, saute une étape — celle de la négociation par le raisonnement — dans l'histoire des groupes et des hommes. La violence éclate après l'échec innombrable du raisonnement et de la justification. Qui oserait justifier la foi passionnée qui a consumé certains hommes, comme saint Jean de la Croix? Bien sûr que Claude Ryan croira comprendre la «folie» de la croix chrysostome d'un saint Jean de la Croix, pourtant rien n'est plus opposé à la mystique que la théologie raisonnante, que la morale de la retention... La tiédeur constitue un empêchement de toute violence, de toute convulsion politique, de tout lyrisme, de tout élan foudroyant, donc illégitime. Je crois encore au grand amour, comme je crois au terrorisme, et je ne cesserai pas d'y croire. Maintenant que je t'ai parlé, mon cher Gaston, il me presse de vivre et de dire oui oui oui oui oui à la révolution qui bouleverse déjà nos vies...